

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO. LIMITED.

REDACTEUR: 232 rue de Charbon... ENVOI GRATUIT et Bienville.

POUR LES PRÉFÉRÉS... LES LOUÉS, ETC., QUI... LE SÉJOUR AU PRINCE... LE SÉJOUR AU PRINCE... LE SÉJOUR AU PRINCE...

TEMPERATURE Du 24 juillet 1906. Thermomètre de M. de L. LAUREL, Opticien... Fahrenheit: Centigrade

La Campagne Républicaine.

La hâte avec laquelle les chefs du parti républicain organisent la campagne électorale qui décidera de la majorité dans la Chambre des Représentants est un indice certain des inquiétudes qu'ils éprouvent.

C'est tout ce qu'on a pu apprendre, et c'est bien peu. Est-ce que les chefs républicains sentiraient le terrain peu solide et jugeraient prudent d'attendre quelques temps avant de se prononcer?

Le poète Sully-Prudhomme à Châtenay.

Tout là-bas, encore dans le département de la Seine, à quelques vols d'oiseau de Bobolion, habite le poète du "Vase brisé", qui se félicite d'avoir fait le tourbillon parisien.

Variations sentimentales.

Le "Cri de Paris" nous apprend qu'un polyglotte scandinave prépare un curieux ouvrage où figureront, dans toutes les langues du monde, les phrases qui correspondent aux mots: "Je t'aime".

Une figure curieuse.

A l'occasion de la fête du 14 juillet, une curieuse figure a été évoquée. C'est celle du maître-maçonn Palloy, qui demanda et obtint, en 1789, l'entreprise de la démolition de la Bastille.

Sisowath et le 14 Juillet

Le roi de Cambodge a voulu, à l'occasion de la Fête nationale, contribuer aux réjouissances du quartier qu'il habite.

Désastreux incendie à Marseille

Marseille, 24 juillet.—Les vastes entrepôts de la Compagnie d'Industrie Franco-Américaine ont été complètement détruits aujourd'hui par un incendie.

La tuberculose.

Le nombre des agents propres à communiquer la tuberculose s'accroît de jour en jour; ne voit-on pas qu'un savant allemand, le professeur Kron, s'en prend aux serviettes des garçons de café et de restaurants et part en guerre contre ces carrés de toile.

WEST END.

Il est rare que le programme d'un lieu de divertissements soit applaudi autant que l'est celui de West End cette semaine. Ce programme est d'ailleurs exécuté à la perfection par les artistes qui se présentent tour à tour.

L'ESPRIT DES AUTRES

Voici une enseigne parisienne que dans une rue adjacente à la rue Saint-Honoré, elle ne manque pas de savoir:

AUX PHILIPPINES

Manille, 24 juillet.—Le gouverneur Ide ayant demandé des renforts pour poursuivre les rebelles Pulajanos de la province de Leyte, un bataillon du 5me d'infanterie en garnison à Holo et un bataillon du 4me d'infanterie en garnison à Camp Demen ont reçu ordre de se rendre immédiatement à Leyte.

Mort de F. Von Saar.

Vienne, 24 juillet.—Ferdinand Von Saar, l'auteur et le membre de la Chambre haute du Reichstag Autrichien, qui s'est tiré un coup de feu hier, est mort aujourd'hui. Il souffrait d'une prostration nerveuse.

Décorations méritées.

C'est avec un plaisir bien réel qu'a été accueillie dans notre ville, hier, la nouvelle de la décoration par le gouvernement français de deux hommes d'une distinction très grande et éminemment sympathiques, l'un Français, l'autre, Américain: M. Verran Dejoux, Consul de France à la Nouvelle-Orléans, et le Dr Ernest Laplace, Professeur de Chirurgie à l'Université de Philadelphie.



M. VERRAN DEJOUX.

Les deux Croix de la Légion d'Honneur que le gouvernement français accorde à ces poitrines, seront fièrement portées; elles sont d'autant plus appréciées, qu'elles n'étaient pas sollicitées. Il est une justice à rendre à la France, c'est qu'elle est reconnaissante de tout ce que son fait pour elle — que l'on soit Français, que l'on soit étranger, ses sourires vont à qui les mérite. En décorant M. Dejoux, elle rend un juste hommage à la fidélité, au dévouement d'un serviteur, d'un soldat qui, depuis près d'un quart de siècle, lui donne les preuves les plus irréfutables d'attachement et de filiale affection; d'un disciplinaire qui jamais ne s'est montré réfractaire au devoir, et qui, au prix de plus sublimes immolations, est allé dans les plus lointaines contrées, sous les plus cruels climats, faire connaître la France, respecter son drapeau, admirer sa civilisation, la faire aimer enfin.

M. Dejoux s'est rendu hier matin à son heure habituelle au consulat et y a trouvé la dépêche que voici: M. le Ministre des Affaires Étrangères à M. Dejoux. Paris, 23 juillet 1906. J'ai le plaisir de vous annoncer votre nomination comme chevalier de la Légion d'Honneur.

M. le Dr Ernest Laplace, nous éprouvons quelque fierté à l'écrire, est notre compatriote; il est plus, c'est un ami; et la Croix qui lui vient de par delà les mers, a suffisamment d'éclat pour jeter quelque reflet sur nous. C'est le talent et l'honorabilité que la France salue en l'éminent Néo-orléanais. Cette distinction manquait à son utile et brillante carrière, et c'est ce gouvernement dont les gestes sont toujours si beaux, qui la lui envoie. L'honneur est double.

Arrivée des membres de la Douma à St-Petersbourg.

St-Petersbourg, 24 juillet.—La plupart des membres de la Douma qui s'étaient rendus en Finlande sont arrivés cet après-midi de Viborg.

Une foule nombreuse s'était rassemblée devant la gare, mais un déploiement de troupes refoula les manifestants dans les rues adjacentes. Plusieurs arrestations ont été faites dans la foule, mais n'ont pas été maintenues, la police ayant simplement reçu l'ordre de disperser toute manifestation.

Les membres du groupe du travail en descendant du train agitaient des drapeaux rouges. A la tête des ex-députés marchaient le prince Dolgoroukoff et M. Naboukoff. Dans le train que les amenait à St-Petersbourg les députés ont décidé s'ils n'étaient pas arrêtés en arrivant à la gare, de tenir une assemblée dans la soirée afin d'envisager les mesures à prendre.

On prétend que les membres du conseil ouvrier de Moscou seront prêts samedi ou dimanche et décideront s'ils doivent proclamer la grève générale. Un message téléphonique parvenu aujourd'hui de Moscou annonce qu'une importante démonstration populaire organisée par les leaders du parti ouvrier a eu lieu hier dans les rues de cette ville. Il ne s'est produit aucun trouble, le mot d'ordre ayant été donné de ne pas imposer de résistance à la police et de leur côté les agents voyant le calme des manifestants n'ont pas cherché à intervenir.

L'appel au peuple qui a été mis sous presse aujourd'hui et sera distribué par milliers d'exemplaires dans les principales villes de l'empire porte 151 signatures de députés. Un correspondant de la Presse Associée qui se trouvait sur le train qui ramenait les membres de la Douma à St-Petersbourg, rapporte que les membres du Groupe du Travail occupent un wagon de troisième classe, les Constitutionnels démocrates un wagon de seconde, et le prince Ivoff, M. Stahovich et le comte Heydon, les seuls membres qui aient refusé de signer l'appel au peuple, occupent un compartiment de première classe.

Le retour de W. D. Rockefeller.

New York, 24 juillet.—M. Wm D Rockefeller est arrivé aujourd'hui à sa résidence de campagne de Tarrytown, de retour de son séjour en France. M. Rockefeller est rentré aux Etats-Unis par voie de Québec. Sa santé paraît s'être améliorée de son voyage en Europe.

Troubles anti-sémites à Odesa.

Londres, 24 juillet.—L'Agence Reuter a reçu cet après-midi à 3.50 heures la dépêche suivante d'Odesa: "Un soulèvement anti-sémite vient de commencer. Plusieurs personnes ont déjà été tuées ou blessées. Les Cosaques et les soldats pillent les maisons et magasins israélites qui ont été abandonnés à la hâte par leurs propriétaires."

"Dans la rue d'Edenias trois Israélites ont été tués et trois blessés en cherchant à défendre leurs propriétés contre la populace. Les agents de l'autorité assistent impuissamment aux scènes d'horreur qui sont commises dans les rues. "A l'heure où cette dépêche est portée au bureau télégraphique un cortège sanglant se déroule dans la rue Stepiava. La ville entière est plongée dans un état de panique. De nombreux habitants, tant chrétiens qu'israélites ont pris la fuite. Les affiches des "Bandes Noires" distribuées des proclamations dans la ville, préconisant le massacre des Juifs."

Les attentats contre les succursales de la maison Singer.

Sosnowitz, Pologne Russe, 24 juillet.—Hier, au coup de midi, des bombes ont été lancées dans quatre succursales de la compagnie de machines à coudre Singer, situées dans les villes de Sosnowitz, Bendzin, Siewiez et Czestochon. Les magasins ont été totalement détruits et de nombreuses personnes blessées. Les auteurs de ces attentats sont les émissaires du parti socialiste polonais qui tentent de venger du refus de la compagnie Singer de fournir des fonds pour aider la révolution.

Ces jours derniers un représentant du parti révolutionnaire s'est rendu chez l'agent principal de la maison Singer en Pologne et avait demandé qu'une certaine somme fut versée au parti révolutionnaire. Sur le refus de l'agent des menaces furent proférées contre les succursales de la maison, et ces menaces étaient mises à exécution. On ne connaît pas encore les détails exacts de ces attentats mais on sait qu'ils ont été tous quatre perpétrés simultanément. Dans la succursale de Sosnowitz huit personnes ont été blessées dont une mortellement. Quatre arrestations ont été opérées. Il règne une intense excitation en Pologne. A Sosnowitz les cosaques surveillent les rues pour prévenir de nouveaux attentats terroristes.

Obaire de grec.

New Haven, Conn., 24 juillet.—Le Dr Chas. H. Welser, recteur de l'Ecole de grammaire Hopkins dans cette ville, a accepté la chaire de Grec à l'Université de Iowa. Le professeur est un gradué de la classe de Yale de 1895.

Méunier d'Ingenieurs.

Londres, 24 juillet.—La réunion commune des membres des Ingénieurs Miniers de l'Institut américain et de l'Institut anglais de fer et d'acier, s'est ouverte à l'Institut des Ingénieurs Civils aujourd'hui, au milieu d'une nombreuse assistance. Les Américains ont été cordialement reçus par le président Hadfield qui, au cours d'un discours, a annoncé que le roi Edouard recevrait une députation d'Américains le 27 juillet. Robert W. Hunt, de Chicago, a répondu au nom des visiteurs.

Feuilleton

DE

L'Abbeille de la N. O.

Le 27 commencent le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR ELY MONTCLERC

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE D'AMOUR

VI

Je jusqu'à présent, elle m'a été contraire, excepté depuis que je connais Mme Méryem.

confiance, à l'espoir, que je chassais les mauvaises idées, les noirs pressentiments. —Oui, oui, chassiez-les, monsieur Jean, chassiez-les en pensant qu'il y a à peine de vous des gens qui vous aiment, qui vous sont dévoués, et, en plus une pauvre petite femme à qui vous avez fait perdre la tête, qui vous a donné tout son cœur et qui ne le reprendra jamais, jamais, je vous le jure!

—Laissez moi vous répéter que je me sens indigné, fit-il. Mais il est tard, ne voulez-vous pas rentrer? Elle répliqua, légèrement dépitée de la voir si peu expansif: —Rentrons, je dois en effet être de retour au Refuge pour six heures. —Avez-vous entendu, je puis dire la chose à maman? —Ne préférez-vous pas attendre que... que je sois de retour? —A quoi bon! à quoi bon se cacher puisqu'on ne fait rien de mal? —Au moins je pourrai parler de vous, et de la sorte le temps me semblera moins long. —Soit! parlez à votre mère... —Du reste, vous viendrez passer la soirée avec nous un de ces jours et on causera. Elle se disait que Jean était bien gentil, qu'il y avait dans son accent on ne sait quelles résonances bariolées, et que, si elle ne lui avait pas pour ainsi dire forcé la main, les choses en seraient encore au même point.

—On songeait l'enfant, il est drôlement flacé, pour un flacé... Quand je lui ai avoué que je l'aimais, il a eu l'air de recevoir un coup... Cependant à moins d'être aveugle, il devait bien s'y attendre. —Dame! pour une honnête fille, j'ai été radement de l'avant, et si ce n'était pas un brave et digne cœur, peut-être bien que je me serais fait passer pour ce que je ne suis pas, en me montrant si naïve et si bêtement amoureuse. —Mais quoi, je ne pouvais me rendre, une force me poussait... Chaque fois que je vois Jean, c'est comme si je pressais à deux mains mon cœur pour le lui offrir. —A présent, c'est fait, nous voilà engagés, je suis contente, oui, bien contente, et triste quand même, parce que je sens qu'entre Jean et moi, il y aura toujours un nuage... A moins que l'habitude du bonheur ne le rende plus confiant, plus tendre. —On dirait qu'il n'ose pas se livrer... je comprends ses raisons... ce sont celles que Mademoiselle me donnees... il craint qu'on ne soit pas sûr de lui, de son bonheur... Ah! si j'en suis sûre, moi, et quand même l'univers se mettrait contre lui pour l'insulter, je oserais qu'il est bon, qu'il est bon, que je l'adore...

Alors, comme seccant le jong de son amour, et retrouvant, une courte minute, sa gaminerie parisienne, la pauvre fille ajeta, les yeux tournés vers son idole: —Vrai! S'il ne montre pas ses sentiments, mon "cœur" je suis communicative pour deux! —C'est donc qu'il m'a ensorcelé, me montre! Tant pis, va, mon chéri, sois grognon, sois maussade et tout!... ça m'est égal, je l'adore! —On arrivait. Possédés par une indescriptible cohue, Jean et Louise descendirent du Métro. Ils longèrent de compagnie la rue de Flandre, jusqu'à cent mètres du Refuge, environ. Là, ils se séparèrent sur une poignée de mains, après que Jean eut promis de venir voir Mme Méryem un soir de la semaine. Et, pendant que, légère, bondissante, la jeune fille courait vers sa demeure, l'ex-Zoulu pensif, absorbé regagnait les boulevards extérieurs. Il logeait rue Milton. Une chambre au sixième, prenant jour par une lucarne, composait son domicile. Naguère cela lui avait paru somptueux comme un palais. Il se trouvait si bien sur son étroite couchette de fer! Il était dans ses meubles, il possédait avec le lit deux chaises, une table de bois blanc, une autre table pour la toilette, des rayons

pour ses livres—il devrait choisir le contenu de plusieurs bouquins—et une lampe, une belle lampe avec un abat-jour de carton vert. —Jamais Jean n'avait possédé tant de choses, jamais il n'avait connu plus absolue sécurité que depuis le jour trois fois béni où sa bonne étoile l'avait placé sur le chemin de Méryem. —Pourtant il demeurait mélancolique, sa joie restait silencieuse et recueillie... il s'y mêlait, à de certaines moments, comme un goût de fiel. —Quelque chose lui disait que ça ne durerait pas... que, marqué du sceau de la fatalité, il ne pouvait aspirer à la paisible existence du commun des mortels. —Pour lui, il y aurait encore des larmes, des tourments, des révoltes; il n'avait pas touché le port du salut... ce n'était qu'une halte, une accalmie. —Jadis, quand il vivait auprès de la pauvre mère Angèle dans sa suprématie Bretonne, une vieille femme, certain jour, l'avait longuement examiné, plongeant dans ses yeux clairs d'enfant son regard grillé d'aigle. —Pauvre! pauvre! avait-elle murmuré ensuite, t'auras pas de chance tous les jours, va, prends courage! —Tu ne seras au bout qu'à la fin de ta vie... y a du malheur sur toi... t'es le signe... prends garde... Mais ton chemin est court et

tu ne dépasseras pas vingt ans! Cette vieille femme passait au Bourg de Batz pour une sorte de prophétesse; les gens se signaient à sa vue, car elle jetait des sorts. —En l'entendant prononcer le fatidique oracle sur son nourrisson, Angèle, bien vite, l'avait entraînée, saisie d'effroi. —Lui devait toujours se le rappeler, et chaque fois, par la suite, qu'il se prenait à former des projets d'avenir, une voix railleuse et plaintive tout ensemble lui répétait ces mots à l'oreille: —Va... ton chemin est court, tu ne dépasseras pas vingt ans! C'est pour cela, peut-être, qu'il ne tenait à rien dans ce monde, que son bien-être actuel le laissait indifférent... —Qu'il dirait ce qui se passe au fond de certaines âmes? —Elles sont troubles comme les eaux noires d'une mare enfumée sous les roseaux; rien ne s'y reflète. —Or, Jean possédait une âme inquiète et troublée... il y aurait toujours en lui quelque chose de non satisfait. —A l'heure d'aller dîner à la crémerie où d'ordinaire il prenait ses repas, le jeune homme qui se sentait le cœur serré, monta directement à sa mansarde. —Il ouvrit la tabatière afin de se rafraîchir un peu, et se jeta sur son lit. —Pauvre enfant! se prit-il à murmurer, tandis que ses prunelles contemplaient dans le coin